



SOPHIE  
DELASSEIN

**LE DERNIER  
TESTAMENT  
DE  
MAURICE  
FINKELSTEIN**

ROMAN | SEUIL



Le Dernier Testament  
de Maurice Finkelstein



SOPHIE DELASSEIN

# Le Dernier Testament de Maurice Finkelstein

*Roman*

ÉDITIONS DU SEUIL

## DU MÊME AUTEUR

*Barbara, une vie*, l'Archipel, 1998 ; *Rappelle-toi Barbara*, 10/18, 2002

*Aimez-vous Sagan...*, Fayard, 2002, Le Livre de Poche, 2004

*Né quelque part, conversations avec Maxime Le Forestier*, Hachette Littérature, 2005, Don Quichotte, 2011

- M -, *Sa vie, ses chansons*, Seghers, 2005

*Gala pour Dali*, JC Lattès, 2006

*Les dimanches de Louveciennes*, Grasset, 2009

*Julien*, avec Julien Clerc, Calmann-Lévy, 2013

*La vie avec Moustaki*, Les éditions du Moment, 2014

*Jean-Paul Belmondo, le magnifique*, GM Éditions, 2018

ISBN 978-2-02-147998-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À FanFan*

« L'humour est un déguisement sous lequel  
l'émotion peut affronter le monde extérieur »

Tony Mayer

« L'éternité c'est long, surtout vers la fin »

Woody Allen



## Génération Maurice

Je pousse la porte des Œillets, l'EHPAD du XVIII<sup>e</sup> arrondissement où je débarque en habituée depuis que j'y ai installé mon oncle et ma tante, Maurice et Gisèle Finkelstein. Les résidents sont réunis dans le vaste salon du rez-de-chaussée, tous tournés vers l'écran géant devant lequel un jeune homme, Thomas, anime un karaoké pour une colonie de vieux au regard souvent hagard. Je ne pense pas y trouver Gisèle et Maurice, qui passent tout leur temps dans leur suite royale. Ils sont pourtant au salon, participant à une activité collective pour la première fois, me semble-t-il. Je fends la foule des déambulateurs et des fauteuils roulants. Ma tante me serre le bras avec toute la tendresse qu'elle a pour moi ; mon oncle tape dans ma main en parlant fort. On est content de te voir. Moi aussi tonton.

Je ne dis rien. L'animateur scande Maurice ! Maurice ! Maurice ! dans le micro. Il me fait signe d'approcher de la scène aussi. Pas moi ! Journaliste à *L'Obs*, je ne compte pas m'attarder, j'ai plein d'articles à rendre.

Tout le monde se fiche de mes impératifs. Ma tête fait non, non, non, non, mais ceux qui le peuvent encore tapent des mains pour nous encourager. Je prends mon oncle par la main, nous nous dirigeons vers la scène. Je pense à mon sac à main abandonné aux pieds de tata Gisèle, au téléphone à l'intérieur dont l'écran doit afficher toutes sortes de messages plus ou moins pro : une confirmation d'interview, d'un dîner en terrasse chez un éditeur, deux appels de mon chef de service et une douzaine de ma mère-hélicoptère qui cherche comme toujours à me géolocaliser.

L'animateur me tend d'autorité un cahier avec, dans le désordre alphabétique, une liste de standards inusables de la chanson française dans laquelle il me faudrait puiser. Mon oncle rit, me tape sur l'épaule, on est content, on est content. Je parcours vite fait le cahier : *Le Temps des cerises*, *Mon légionnaire*, *Capri c'est fini*. Soudain, je me souviens que Maurice adore Gilbert Bécaud. « Depuis Bécaud, y a plus personne. Personne ! » m'avait-il affirmé un jour avec virulence. Parce que avant d'être content/content, tonton a mené une brillante carrière de gueulard acariâtre. Je jette mon dévolu sur la chanson d'un type obsédé à l'idée de pécho son guide lors d'un voyage à Moscou. *Nathalie* ou le fantôme de toute une jeunesse, la génération Maurice, celle qui a attendu la fin de la reconstruction d'après-guerre pour détruire l'Olympia de l'intérieur, ce dimanche où Bécaud était à l'affiche, où Bruno

Coquatrix<sup>1</sup> en panique tentait de joindre son courtier en assurances : « Tu ne vas pas te taire deux secondes, Paulette<sup>2</sup> ? Tu ne vois pas que c'est la chienlit et que je suis au téléphone ? »

Les paroles défilent sur l'écran. Mon oncle passe son bras autour de ma taille. J'oublie mon portable et le travail en retard. Le temps à l'EHPAD s'écoule différemment d'au-dehors. Ici, au-dehors n'existe presque plus. Robert, mon fils, est-il rentré directement à la maison en sortant du lycée ? Reste-t-il des fruits dans la corbeille à fruits ? « La place Rouge était vide / Devant moi marchait Nathalie ». Nous attaquons la chanson sans conviction, chantant peu, riant beaucoup, pour un duo oncle-nièce improbable et joyeux, on massacre Bécaud en famille. Maurice est atteint d'un Alzheimer sévère ; je jouis d'une insouciance inhabituelle.

Nous sommes les survivants triomphants, ébaubis et heureux des mots qui blessent, des colères folles, des rancœurs empilées, des relations détériorées, des deuils en suspens, des chagrins amicaux, des déceptions amoureuses, des dépressions lourdes, des prédictions de Paco Rabanne, et puis le 11 Septembre, les attentats de 2015, le Penelope Gate. Depuis l'estrade, je regarde ma tante au milieu de ces multi-estropiés de l'existence, fourbus à quelques mètres de la ligne d'arrivée. Gisèle, le corps amaigri et perclus de rhumatismes, se balance

1. Bruno Coquatrix était le directeur général de l'Olympia.
2. Paulette était sa femme, à Bruno Coquatrix.

au rythme slave de la musique, elle me fait coucou de loin, je l'ai rarement vue s'amuser autant. La chanson défile sans que nous mettions un vers dans le mille. Nous formons une famille compliquée, mais chez nous la solitude ça n'existe pas, et pour faire péter l'ambiance, c'est nous qu'on appelle.

J'ai l'idée d'ajouter des KAZATCHOK tonitruants pour ponctuer le texte de Pierre Delanoë, ce que le public semble apprécier, y compris les membres du personnel en charlotte et surblouse que j'appelle toutes-tous par leur prénom – et réciproquement. Des gens extraordinaires. À la fin de la chanson, quand le type se vante d'avoir passé la nuit avec Nathalie, et que dans son euphorie post-coït il promet à son tour de lui faire visiter Paris, Maurice exalté menace de tomber la chemise et de la lancer sur un groupe de bombasses aux cheveux violets, so sexy avec leurs bas de contention. Le regard de Gisèle brille du courroux de la jalousie, il y a urgence à les remonter tous les deux dans leur suite avant qu'elle fracasse le col du fémur de ses rivales à coups de béquille. Tata a toujours été jalouse, a fortiori à l'EHPAD. Elle a ses raisons. L'infirmière coordinatrice m'a confié que mon oncle aimait beaucoup/beaucoup les femmes. Je m'étonnais que l'octogénaire puisse encore avoir des fantasmes érotiques et les mains qui se baladent ; l'infirmière s'étonnait que je m'étonne tellement ça culminait dans sa personnalité.

MOI : Je pense que c'est à mettre sur le compte de sa pathologie.

L'INFIRMIÈRE COORDINATRICE : Oui, c'est bien connu : tous les Alzheimer sont chauds de la bite ! Si je peux me permettre...

MOI : Je vous en prie.

Ce que je ne découvre pas en revanche, c'est qu'on peut aller au-devant de péripéties imaginables dès lors que l'on s'encombre le quotidien de la tutelle d'un aïeul. Or moi, j'en ai deux : Gisèle et Maurice Finkelstein.



## Le nouveau testament de tonton Maurice

Gisèle avait épousé Maurice tout en sachant qu'il ne voudrait absolument pas d'enfant, même pas un tout petit, sage et silencieux. Dès leur rencontre il avait posé cette condition et elle l'avait acceptée, respectée. Ma tante eut bien quelquefois le bourdon à la vue d'une poussette, d'une peluche, d'une maman à la sortie de l'école, mais elle étouffait sa peine. Elle savait le sujet douloureux pour son mari qui voyait en chaque môme un orphelin potentiel.

On pouvait le comprendre. Aîné d'une fratrie de quatre frères et sœurs, il avait vu père et mère succomber accidentellement, le même jour. Je n'ai jamais su dans quelles circonstances. Ma mère, Sarah, a toujours refusé d'en parler. Trop douloureux, tabou. Maurice venait de souffler ses quinze bougies l'année de ce drame qui a définitivement éradiqué son insouciance. Toute la famille pleurait beaucoup, les oncles et tantes se réunirent pour envisager de se partager les enfants. Maurice refusa : ils n'étaient pas une couvée de chatons.

Devenu orphelin et chef de famille beaucoup trop jeune, il alla frapper à la porte d'un orphelinat de la banlieue parisienne, où des filles et fils de déportés bénéficiaient de dortoirs confortables et du meilleur enseignement.

Les quatre traumatisés de l'existence grandirent, quittèrent l'orphelinat, se marièrent et eurent quelques enfants – sauf Maurice.

Ce drame ne fit pas de l'aîné des Finkelstein un patriarche tendre, protecteur, aimant, généreux comme on aurait pu s'y attendre. Plutôt que de rassembler sa famille, il la divisait ; au lieu de la soutenir, il la déstabilisait. Parce qu'il avait perdu sa jeunesse à veiller sur leur enfance de larmes et de cendres, il attendait de ses frères et sœurs bien davantage que du respect. Le cœur détruit par le choc trop violent du décès de ses parents, il exigeait de chacun et à chaque minute un comportement austère, symbole du deuil impossible. C'est ça, il voulait que la flamme du deuil jamais ne s'éteigne. Exaspéré par leurs rires et leurs projets, il n'attendit pas les premiers signes de la vieillesse pour se laisser gagner par l'amertume. Son cœur baignait dans les eaux troubles d'un ressentiment qui faisait fuir sa famille. Moins son téléphone sonnait, plus il grondait, rageait, injurait.

Flanqué de Gisèle-la-docile, il bossait dix heures par jour, ne se reposant que le dimanche. Sa boutique de

costumes et chemises sur mesure marchait très fort, ses clients l'appréciaient vraiment. Car autant il était antipathique avec les siens, autant il choyait ses clients. Un genou à terre, une épingle au bord des lèvres, il les complimentait, s'inquiétait de la santé de leur femme, évoquait leurs enfants en citant de mémoire les prénoms de chacun. Affable, drôle, attentif, en un mot séduisant.

Très près de ses sous, Maurice pouvait faire trois supermarchés pour profiter des meilleures promotions. Chemin de radin faisant, il aura passé sa vie à amasser de l'argent, le compte en banque bourré d'économies et des intérêts des économies. Mais le gros de sa fortune résidait dans la pierre puisqu'il investissait tout ce qu'il ne gaspillait pas dans des studios, des appartements, des places de parking. Les loyers de chacun de ses biens s'entassaient sur toutes sortes de produits rémunérateurs aux noms poétiques que proposait sa banque : le « Plan Azur » ou le « Livret Sérénité ». Sa fortune faisait sa fierté et lui conférait un micro-pouvoir sur une micro-société : sa famille.

Le testament de Maurice, ou la fixette de toute une dynastie d'assujettis au pouvoir d'achat. Dépourvu d'héritier direct, il se sentait libre de désigner le ou les heureux gagnants de la Finkelstein des Jeux.

À la retraite, il quitta Paris pour Mandelieu où le notaire son voisin déchirait quasiment chaque semaine l'ancien testament au profit du nouveau. Selon

ses humeurs, de qui avait pris la peine de l'appeler ou pas, le tonton inscrivait ou rayait un nom.

Il appelait ensuite l'élu éphémère de son cœur pour le narguer : d'après le toubib, il ne passerait pas l'hiver, même pas l'automne si ça se trouve. Mais les saisons et les années s'écoulèrent sans que Maurice Finkelstein cède aux sirènes de l'au-delà, aux joies du trépas.

Lobotomisés par le chantage ou plutôt la manipulation, nous avions tous fini par souhaiter plus ou moins insidieusement la mort du doyen. Il était passé vingt-quatre fois sur le billard, pour se réveiller de toutes ces épreuves vaillant bien qu'allégé d'un organe. Ma sœur, Arielle, tenait le registre : « À ce jour, il ne lui reste plus qu'un œil, un poumon et une couille. »

Un seul d'entre nous faisait de la résistance face au jeu pervers de Maurice : mon père, Simon. Beaux-frères et meilleurs ennemis déclarés.

Sarah a épousé Simon, un homme au caractère opposé à celui de l'aîné de ses frères. Parce qu'un jour qu'il faisait particulièrement doux, sortant à peine de l'orphelinat, elle avait rencontré celui qui deviendrait mon père, un brun longiligne qui envisageait la vie comme une farce, au point de croire en un happy end. Depuis, ma mère pleurait moins souvent, elle dansait et voyageait. Elle *s'insouciant*. Maurice fulminait : non seulement sa sœur lui échappait, mais partout où il se trouvait il lui semblait l'entendre rire.

Mon père ne daignait même pas combattre Maurice, cet ennemi brutal, obstiné, aux réactions incompréhensibles. Simon ne rendait pas les coups, il les esquivait en riant. Et mon oncle en face rageait d'autant plus, sa hargne grandissait, il frappait toujours plus fort, affinant ses invectives pour atteindre le cœur. Toujours rien. Mon père fumait le havane la tête en arrière, cherchait le soleil en hiver, attrapait tous les fous rires de passage. Il aimait ses frères et sœurs autant que ses beaux-frères et ses belles-sœurs, et accumulait les amitiés fortes sans jamais lâcher celles de l'enfance.

À l'inverse, tonton Maurice ne captait rien à la fraternité et tirait psychologiquement sur les siens comme sur les ballons multicolores enfermés dans les cages des fêtes foraines, avec une préférence pour les « pièces rapportées ». Si bien que toute ma famille maternelle nourrissait la haine tenace de l'autre, sans raison valable, sur la foi de quelques saloperies distribuées par un aîné intrinsèquement mauvais.

Une famille pareille à celles des villages retirés des bords de la Vologne, où l'on scrute ceux d'en face derrière les vitres encrassées par les postillons de la médisance. L'esprit manipulateur d'oncle Maurice s'y promenait en bras de chemise, et on ne saura jamais si Gisèle-la-résignée suivait son mari ou si Gisèle-la-sournoise gérait en sous-main leur PME spécialisée dans la division. Si on avait enfermé le petit Jérémie dans un sac plastique pour le jeter dans la rivière, nul n'aurait considéré qu'il aurait mieux valu calmer le jeu à un moment.

Moi, en prévision du jour où on devrait en arriver à de telles extrémités, je stocke en permanence de grands sacs-poubelle et de la ficelle.

Quand mon oncle téléphonait chez nous, il raccrochait s'il entendait la voix de mon père, qui lançait alors à ma mère : « C'était ton frère, ce con de Momo. » Mes parents travaillaient ensemble, ils gagnaient très bien leur vie dans l'immobilier, mais cramaient l'argent sitôt encaissé – parfois avant.

Simon aimait bien provoquer Maurice, puis il filait aux Abbesses, café le Vrai Paris, pour raconter à ses copains autour d'un petit crème comment « il est vraiment trop con ce con de Momo ».

Je me suis longtemps demandé si mes parents ne s'étaient pas fait construire une maison de campagne juste pour narguer Maurice.

**MAURICE :** On n'achète JAMAIS sa résidence secondaire avant sa résidence principale !

Gagné !

Quand Maurice daignait s'accorder des vacances, du moins un long week-end, il poussait Gisèle dans leur DS Citroën et ils posaient sur la plage la plus laide du monde leurs vieilles chaises pliables et le parasol assorti. Gisèle remplissait la veille au soir des boîtes hermétiques d'œufs durs et de tranches de jambon

